

## Les catégories de Bien et de Mal se sont lentement mais sûrement estompées

Author : L. Hansen-Love

Categories : [Philo Contemporaine](#)

Date : 26 octobre 2016

**BONNES FEUILLES** - Laurence Hansen-Löve vient de publier l'essai [Oublier le bien, nommer le mal. Une expérience morale paradoxale](#) aux éditions Belin. Nous en publions les bonnes feuilles avec l'aimable autorisation de son éditeur et de son auteur.

*« Dans un bois aussi courbe que celui dont est fait l'homme,  
on ne peut rien tailler de tout à fait droit. »*

(Kant)

*« Ce qui fait de l'État un enfer,  
c'est que l'homme a voulu en faire un paradis. »*

(Hölderlin)

Il peut sembler étrange de prétendre « connaître » le mal et le faux tout en avouant ignorer ce qu'est le « bon ». C'est pourtant ce qu'affirme Pascal dans un fragment de ses *Pensées*. En guise d'argumentation, il se contente de fournir une liste de qualités ou d'actions « bonnes » ou supposées telles – mais c'est pour souligner aussitôt que la « bonté » en question en est aisément contestable:

*« On dira qu'il est vrai que l'homicide est mauvais ; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon ? La chasteté ? Je dis que non, car le monde finirait. Le mariage ? Non : la continence vaut mieux. De ne point tuer ? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer ? Non, car cela détruit la nature. Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux. »*

Il faut préciser que ce fragment, qui s'intitule « Pyrrhonisme », appelle, comme c'est souvent le cas chez Pascal, une lecture teintée d'ironie : le philosophe prend acte du fait que chaque chose est « vraie en partie, fautive en partie », mais, en même temps, il ne peut s'en satisfaire: « La vérité essentielle n'est pas ainsi ; elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit ». En tant que croyant, Pascal ne saurait s'établir durablement dans l'entre-deux du relativisme. Mais les athées ou les agnostiques le peuvent-ils davantage ? Est-il « vrai », si tant est que ce mot ait encore un sens dans un monde sans Dieu – c'est-à-dire sans source irréfutable de toutes les normes – que le bien et le mal n'ont plus cours ? Devons-nous abdiquer devant les

«pyrrhoniens» et leur concéder qu'il nous est devenu impossible de désigner avec assurance ce qui est bien (pour tous) et ce qui est mal (pour tous) ? Mais pourrions-nous survivre longtemps dans un monde non pas «immoral» – notion encore corrélative d'une morale – mais amoral ? Dans un tel monde, tout ne deviendrait-il pas permis, selon le fameux mot de Dostoïevski ? Les «méchants» tueront-ils tous les «bons» comme le craint Pascal ? Mais, au fait, que peuvent encore signifier les mots «bon» et «méchant» dans un tel contexte ? Comment pourrait-il y avoir encore des bons et des méchants s'il n'y a plus ni Bien ni Mal ?

## **Même un peuple de démons...**

Que l'on croie en Dieu ou pas, que l'on soit «pyrrhonien» (sceptique) ou non, bon ou méchant, philanthrope ou pervers, ne change rien au fait qu'il nous faut cohabiter avec nos semblables ; qu'on le veuille ou non, nous sommes obligés de nous plier à un certain nombre de règles à la fois contingentes et incontournables ! Quant à savoir si une telle contrainte nous impose de nous accorder sur ce que sont «les choses bonnes», c'est-à-dire objectivement désirables, c'est une tout autre affaire. Dans les écoles primaires en France, aujourd'hui, les professeurs des écoles ne distribuent plus des «bons» et des «mauvais» points : mais parfois certains donnent, par exemple, des feux verts (ou rouges) et des stops. Le message d'un tel choix pédagogique est clair : le bien et le mal n'ont pas leur place dans ce sanctuaire républicain, les règles de la coexistence doivent s'y donner pour ce qu'elles sont, à savoir de simples conventions, au même titre, par exemple, que le règlement intérieur d'un établissement ou les règles du jeu de Monopoly ! Cette approche a effectivement le mérite d'éviter les débats récurrents qui opposent au sein de l'institution scolaire les républicains, plutôt traditionalistes, aux relativistes («Il y a autant de morales que de sensibilités ou de cultures, et toutes ont droit de cité »), mais au profit de ces derniers. La morale ainsi relativisée ne serait qu'une sorte de codification opportuniste des règles du bien-vivre : peu importe au fond que l'on roule à gauche ou à droite pourvu que l'on s'entende sur un minimum de conventions adoptées par tous ceux qui veulent se mouvoir librement sans s'entre-tuer. Comme l'écrit Rousseau, «il n'y a donc point de liberté sans loi, ni où quelqu'un est au-dessus des lois» : la « morale » – ancien nom du civisme – ne serait qu'une sorte de kit de survie que l'on adopterait sans être forcé d'adhérer pour autant à telle ou telle conception dogmatique de l'éthique.

Dans une perspective voisine, Kant relève que «même un de peuple de démons (pourvu qu'il soit doué d'intelligence)» finira bien par comprendre la nécessité d'adopter des règles de droit, internationales en l'occurrence, et de s'y soumettre lui-même s'il veut éviter, à terme, de disparaître. Si Kant a raison, pourquoi les simples citoyens ne pourraient-ils pas eux aussi décider de s'entendre sur un certain nombre de règles propres à assurer la vie en commun, tout en s'abstenant de prendre position sur la question de la source originelle des normes morales. Il est vrai que jusqu'ici nous ne nous y sommes pas parvenus. Mais cela signifie-t-il qu'un tel objectif soit dénué de sens ? En vérité, pour ce qui concerne le mal (c'est-à-dire ce que toute communauté ne peut que prohiber, comme l'inceste, les actes de barbarie, etc.), il paraît difficile de soutenir que toute définition en est périmée et que tout effort de concordance à son propos est

superflu. Pascal le remarquait à juste titre dans le fragment cité plus haut. Il faut rappeler que le mal n'est pas exactement le symétrique du bien, et que ce qui est vrai du bien ne l'est donc pas forcément du mal. Il importe donc de les dissocier.

Mais arrêtons-nous sur le problème laissé en suspens par Pascal. Y aurait-il, envers et contre tout, «quelque chose» qui serait «le bon» (ou le bien), c'est-à-dire ce vers quoi convergeraient toutes les actions belles et bonnes, tous les comportements dignes d'éloge ? Sommes-nous en mesure de le concevoir clairement, et donc de le définir ? «Définir» signifie rassembler sous un même vocable : existe-t-il une idée qui constituerait soit la source suprême soit, *a minima*, une sorte de dénominateur commun de toutes les valeurs que les hommes poursuivent ou respectent ? Et, dans le cas contraire, ne pourrait-on pas, tout simplement, en faire l'économie ? Nous pourrions alors opter pour une généralisation de la philosophie jurisprudentielle des professeurs des écoles. Au fond, cette idée de Bien (absolu, souverain, objectif, impérieux, univoque...) ne ferait-elle pas plus de mal que de bien – si l'on peut s'exprimer ainsi ?

C'est ce dont témoigne l'histoire des idées. Il est possible en effet de tracer une ligne de partage assez nette entre les anciens théologiens ou idéologues d'une part, et les philosophes «modernes», croyants ou non, de l'autre. Si l'on met de côté les penseurs qui exploitent les outils intellectuels forgés par la philosophie grecque pour tenter d'avaliser les catégories de la théologie chrétienne – Créateur tout-puissant, arbre du Bien et du Mal, responsabilité d'Adam et Ève et ainsi de suite – on remarquera que les philosophes, depuis Descartes notamment, ont plutôt tendance à insister sur l'impossibilité, pour toute personne de bonne foi, de reconnaître sans hésitation les directives de la conscience morale. Les catégories de Bien et de Mal se sont lentement mais sûrement estompées.

[Pour aller plus loin : Laurence Hansen-Löve, \*Oublier le bien, nommer le mal. Une expérience morale paradoxale\*, éd. Belin, 2016.](#)